



Eternal Shakespeare

La chronique de **Cécile Guilbert**

Né et mort en avril, il y a plus de cinq cent cinquante ans, Shakespeare défie le temps, les superlatifs, mais surtout les tonnes de commentaires qui ont été écrits sur lui depuis des siècles. Notamment au sujet de son identité problématique qui partage le monde entre ceux qui pensent que le fils d'un obscur gantier de Stratford-upon-Avon est bien l'auteur des 38 pièces, 154 sonnets et deux grands poèmes narratifs constituant l'immortel « canon » et ceux (comme Twain, James, Dickens, Freud) pour qui existe un tel abîme entre l'éducation, l'érudition, la sensibilité aristocratique dont témoignent les écrits du dénommé « William Shakespeare » et ce que l'on sait de sa biographie (pourtant très lacunaire), qu'un autre « prétendant » doit être invoqué. Parmi ces 80 candidats au trône, citons les comtes d'Oxford et de Derby, Francis Bacon, Christopher Marlowe, mais surtout John Florio, érudit polyglotte d'origine juive italienne dont le

père converti au protestantisme s'est établi en Angleterre pour fuir l'Inquisition. À vrai dire, ces querelles d'experts importent peu au lecteur amoureux de ce « panier percé du génie » (Hugo) mort à 52 ans et dont la fraîcheur éternellement *renaissante* s'avère irrépensible. Constatamment joué sur toutes les scènes du monde, adapté à l'écran par Kurosawa, Welles, Mankiewicz, Polanski et j'en oublie, son inépuisable fécondité universelle n'a jamais laissé en reste les philosophes et les écrivains qui furent nombreux à mesurer leur pensée à son aune. Aujourd'hui encore, les éditions anglo-américaines Hogarth reprennent explicitement le flambeau en proposant à divers auteurs de revisiter les chefs-d'œuvre du « *Bard* » à l'aune de l'époque contemporaine. C'est ainsi qu'il y a quelques mois, Jo Nesbo a livré un *Macbeth* oppressant situé dans une ville industrielle ravagée par la drogue et le crime, tandis que ces jours-ci Jeanette Winterson et Tracy Chevalier réinterprètent respective-

Son inépuisable fécondité universelle n'a jamais laissé en reste les philosophes et les écrivains qui furent nombreux à mesurer leur pensée à son aune.

ment *Le Conte d'hiver* et *Othello* dans deux ouvrages, *La Faille du temps* et *Le Nouveau*. Par une étonnante coïncidence, ce dernier titre est également celui du dernier roman de Philippe Sollers, nom d'un bateau familial sur lequel le narrateur embarque pour remonter le fil de sa mémoire et décrypter notre époque à travers une splendide méditation sur Shakespeare l'inactuel, l'intempestif, le poète magicien qui n'eut qu'un seul rival, Homère : « Vous lisez Shakespeare à voix très basse, écrit-il, et le monde réel envahit l'espace. Les

sorcières deviennent fées, et passent de votre côté. Le laid est faux, le vrai est beau. » On ne saurait mieux souligner la dimension inaugurale, voire l'avance immémoriale du dramaturge élisabéthain sur notre temps, évidence et pertinence dont témoigne aussi le livre passionnant de Stephen Greenblatt qui vient d'être traduit et publié sous le titre de *Tyrans. Shakespeare raconte le XXI^e siècle*, dont la genèse remonte à la dernière élection présidentielle américaine. « *Ruser pour éclairer le présent sous l'angle du passé* ? C'est exactement ce qu'a fait Shakespeare pour déjouer la censure de son temps et ce que propose l'éminent professeur de Harvard dans sa relecture de *Henry VI*, *Richard III*, *Macbeth*, *Jules César* et *Coriolan*. Parce que « *Shakespeare était le maître suprême de la transposition et de la stratégie indirecte* », il déplaça dans des temps et des contrées reculées la teneur de ses intrigues où se déchiffre la substance éternelle de la politique des partis, du populisme et du cla-

nisme. Et parce qu'il « *passa sa vie à réfléchir à la manière dont une communauté se désintègre* », ses leçons valent aujourd'hui face à toutes les nuances de l'autoritarisme, du despotisme et du néofascisme dont fourmille notre monde rempli de bruit, de fureur et de *fake news*. Narcissisme, paranoïa, défiance, ambitions familiales, obsession de la loyauté et de la virilité, absences de scrupules, mensonges et rumeurs : Mohammed Ben Salmene mais aussi Erdogan, Poutine, Bolsonaro et Trump remplissent la feuille de route. D'autant que « *la saturation médiatique est l'équivalent de l'art avec lequel le tyran shakespeareien parvient à s'insinuer dans l'esprit de ceux qui l'entourent, qu'ils le veulent ou non* » et que « *le discours en continu de Twitter est l'équivalent de la capacité du tyran à étouffer les cris de protestation* ». Du coup, « *en nos temps troublés, c'est une consolation étrange mais réelle de savoir que nous ne sommes pas seuls, que Shakespeare avait vu et compris tout ce que nous subissons* ».